

ALLOPINÉ  
PRESSE

3,9

UGC

4,0

# LES FLEURS DU MANGUIER

7,3

SENS  
CRITIQUE

3,7



« On retient son souffle. Le regard bienveillant du réalisateur sur ces deux frimousses innocentes propulse le film au cœur de l'intime. »

LE FIGARO ★★★★★

« Cet éloge de la bienveillance ouvre une première brèche de lumière dans l'obscurité »

LE MONDE ★★★

« Époustouflant de vérité »

TV5 MONDE

« En évitant le double écueil de la noirceur sans fond et de la sensiblerie mièvre, Fujimoto éclaire le thème de la solidarité communautaire. »

LIBÉRATION ★★★★★

« Akio Fujimoto évite les écueils. Il suit au plus près, souvent caméra portée, ces deux enfants, qui nous bouleversent en promenant leur innocence dans un monde effroyable »

SUD OUEST ★★★★★

« Entre la grâce et le thème d'actualité, entre Bresson et le Petit Poucet, entre le documentaire et le conte »

ELLE ★★★★★

« Ce film bouleversant dit, à travers l'histoire de ces deux enfants, le destin de millions de migrants »

FRANCE INFO ★★★★★

« Une intelligence de mise en scène qui, sans atténuer la force émotionnelle de sa fiction hyper réaliste, seconde celle-ci d'une force tellurique et poétique »

LE NOUVEL OBS ★★★★★

« L'exil tragique des Rohingyas raconté avec sensibilité à hauteur d'enfant »

LES INROCKS ★★★★★

« Les deux formidables jeunes comédiens - frère et sœur dans la vie - sont comme des rayons de soleil dans l'obscurité. »

TÉLÉRAMA 

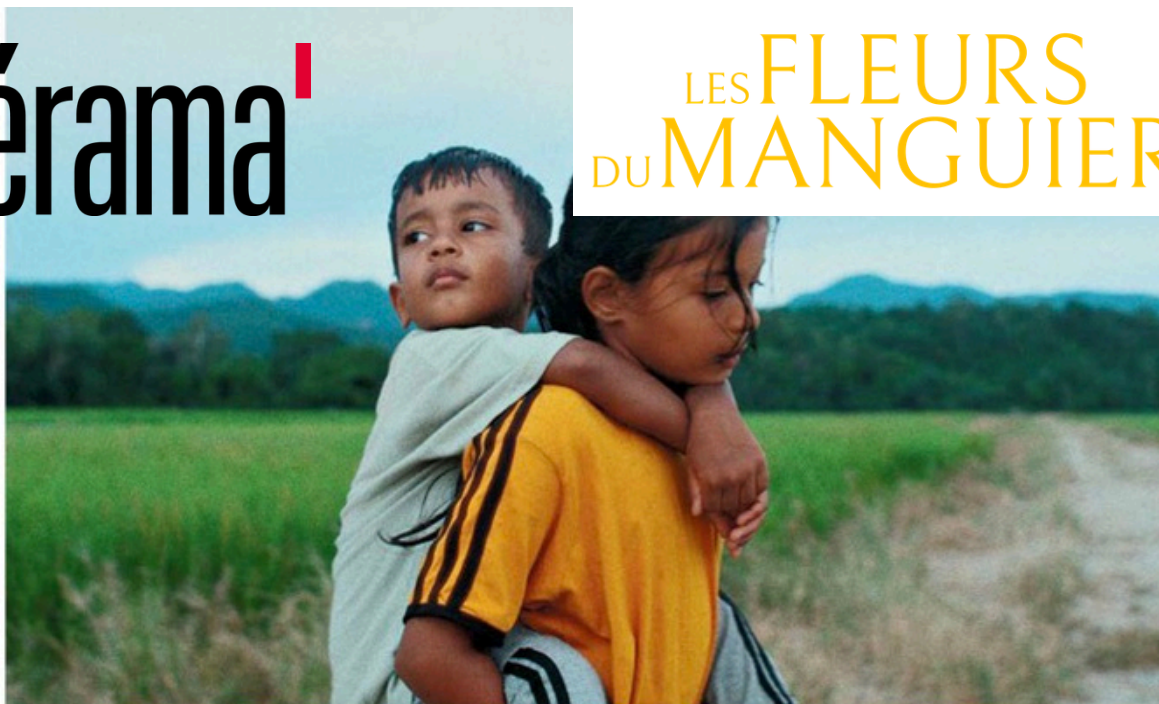
« Un événement culturel important »

CAHIERS DU CINÉMA ★★★★★

« Le film croise les genres sans jamais perdre de vue son humanité et celle de ses personnages, interprétés avec une rare authenticité »

LA SEPTIEME OBSESSION





## Les Fleurs du manguier

Akio Fujimoto

L'odyssée d'une famille de Rohingyas, du Bangladesh à la Malaisie, racontée à hauteur d'enfants. Une fiction âpre et documentée, où perce l'espoir.



Les pressions internationales n'y ont pas fait grand-chose : les Rohingyas, une minorité musulmane du Myanmar (l'ancienne Birmanie), privés de citoyenneté depuis 1982, continuent d'être discriminés dans ce pays d'Asie du Sud-Est à la population majoritairement bouddhiste. L'été 2017, la persécution a viré au nettoyage ethnique et forcé sept cent cinquante mille Rohingyas à l'exil pour fuir les viols et massacres perpétrés par l'armée. Travaillant au Myanmar depuis douze ans, le cinéaste japonais Akio Fujimoto a été sensibilisé au sort tragique, et longtemps tabou, du peuple rohingya. Il lui rend un hommage d'une vibrante empathie dans une fiction très documentée. *Les Fleurs du manguier* débute dans un camp de réfugiés surpeuplé au Bangladesh, où Shafi, 4 ans, sa sœur Somira, 9 ans, et leur mère préparent leur départ clandestin en bateau pour une vie qu'ils espèrent meilleure. Objectif : la Malaisie, où s'est déjà exilée une partie de leur famille. Un pays dont la religion officielle est l'islam, mais où ils ne sont pas forcément les bienvenus.

Traversée maritime périlleuse sur un navire surpeuplé, violence cynique des passeurs, longues marches erratiques dans la forêt, traque féroce des

policiers... C'est peu dire que le réalisateur ne ménage pas ses spectateurs. Sur le fond comme sur la forme : une bonne partie des scènes nocturnes, éclairées à la seule lueur fragile de lampes de poche, sont difficilement lisibles. Mais cette âpreté narrative et esthétique a le mérite de préserver le film du pathos. La force des *Fleurs du manguier*, sa beauté malgré tout tiennent à son point de vue inlassablement fixé à hauteur d'enfants. Le regard distancié de Shafi et Somira sur des événements dont ils ne comprennent pas toutes les implications permet, sans adoucir les horreurs traversées ni tomber dans le cliché de l'innocence perdue, d'éviter, au sortir de la projection, d'avoir un moral totalement plombé. Le refuge dans les jeux que les deux petits parviennent à préserver, la complicité entre les deux formidables jeunes comédiens – frère et sœur dans la vie – sont comme des rayons de soleil dans l'obscurité. Et la mise en scène parvient à transcender son naturalisme par une envolée presque fantastique dans une bouleversante séquence finale. ▶ **Samuel Douhaire** | *Hará watan*, Japon/France/Malaisie/Allemagne (1h38) | Scénario : A. Fujimoto. Avec Shomira Rias Uddin, Shofik Rias Uddin.

Shafi et Somira quittent leur camp de réfugiés, en quête d'une vie meilleure (Shofik Rias Uddin, Shomira Rias Uddin).



Shomira Rias Uddin (Somira) et Muhammad Shofik Rias Uddin (Shafi). ARIZONA DISTRIBUTION

## Le périlleux périple de Somira et Shafi, deux enfants rohingya

Akio Fujimoto éclaire sur le sort de la minorité musulmane birmane

### LES FLEURS DU MANGUIER



**L**es Fleurs du manguiier est le premier long-métrage de fiction en langue rohingya, interprété presque exclusivement par des Rohingyas. Présenté en septembre 2025 dans la section Orizzonti du Festival de Venise, le troisième film du Japonais Akio Fujimoto est reparti avec le Prix spécial du jury. Après avoir donné corps à différents destins d'immigrés au Japon – une famille birmane dans *Passage of Life* (2017) et de jeunes Vietnamiennes clandestines dans *Along the Sea* (2020), tous deux inédits en France –, le réalisateur s'est intéressé au sort de cette minorité musulmane à la suite d'années de travail de terrain en Birmanie qui l'ont sensibilisé à leur tragédie.

Apatriés depuis la promulgation d'une loi birmane de 1982 restrictive en matière de nationalité, les Rohingyas ont été poussés à l'exil pour fuir les persécutions de la majorité bouddhiste. Des centaines de milliers d'entre eux ont trouvé asile dans des camps de réfugiés au Bangladesh voisin. C'est là que s'ouvre *Les Fleurs du manguiier*, auprès de deux enfants, So-

mira (Shomira Rias Uddin), 9 ans, et son petit frère, Shafi (Muhammad Shofik Rias Uddin), âgé de 4 ans, qui jouent à cache-cache et à 1, 2, 3, soleil avant d'être priés de ranger leurs affaires. Ils s'apprêtent à embarquer pour un voyage afin de retrouver leur famille installée quelque part au loin près d'un manguiier.

#### Instincts premiers

Dès lors, *Les Fleurs du manguiier* fait le récit de ce long et périlleux périple à travers mer et terre vers une destination qui nous est d'abord inconnue. Raconté à hauteur d'enfants, au fil des jours qui s'égrènent à l'écran, le film dispense ses informations au compte-gouttes, nous plongeant dans le même sentiment de débousolement que ses protagonistes. Le récit tout comme la mise en scène, qui, avec son côté caméra embarquée, appuie cette esthétique prise sur le vif. Celle-ci met le spectateur en état constant de vigilance, chaque rencontre pouvant être aussi bien une aide qu'une menace. L'obscurité dans laquelle baigne une partie du film accroît ce sentiment de danger que rend encore plus palpable la multiplication de rebondissements imprévisibles.

Cette capacité d'immersion est à la fois la force et la limite d'un

**Akio Fujimoto  
retranscrit  
parfaitement  
les épreuves  
auxquelles font  
face les deux  
protagonistes**

film toujours collé à ses personnages. Akio Fujimoto arrive parfaitement à retranscrire les épreuves auxquelles font face les deux enfants très vite livrés à eux-mêmes, et ce qui les traverse au gré des rencontres. On ressent leur fatigue, leur peur, la faim, la lassitude. Le film nous ramène à leurs instincts premiers, eux qui sont dépassés par ce qui leur arrive dans une alternance de moments de tension et de répit. *Les Fleurs du manguiier* n'édulcore rien de la violence de ces chemins de migration aux mains de passeurs véreux prêts à tout pour extorquer plus d'argent, ni des dangers de ce statut de clandestin en proie à la répression.

S'il prend peu à peu des airs de cauchemar éveillé, hanté par la douleur du vécu de tout un peuple et par la mort qui rôde, le film

ne veut pas céder au désespoir que la situation appelle pourtant. La relation pleine de tendresse qui unit Somira et Shafi apporte un peu d'apaisement en préservant quelque chose de la douceur de l'enfance. Malgré tout, la sœur et le frère doivent faire preuve de beaucoup d'ingéniosité et de prudence pour assurer leur survie.

L'entraide qui les unit n'est pas unique. Akio Fujimoto interroge à travers le sort des Rohingyas et la précarité de leur existence ce qu'il reste de notre humanité. Et le constat est partagé. Si le monde extérieur leur est hostile, subsistent entre eux des formes de solidarité fortes nées du partage de ce destin brisé, qui dépassent de loin les seuls liens du sang. Cet éloge de la bienveillance ouvre une première brèche de lumière dans l'obscurité. Aux flammes de la destruction qui hantent les personnages répendent les rêves tenaces de lendemains meilleurs auxquels ceux-ci n'ont cessé de s'accrocher pour pouvoir continuer coûte que coûte à avancer. ■

BORIS BASTIDE

Film japonais, français, malaisien et allemand d'Akio Fujimoto. Avec Muhammad Shofik Rias Uddin, Shomira Rias Uddin (1 h 39).

# LES FLEURS DU MANGUIER



Libération

Les personnages de Shafi et Somira sont joués par des acteurs non professionnels. PHOTO ARIZONA DISTRIBUTION

## «Les Fleurs du manguier», voyage en mer inconnue

**Dans une fiction qui emprunte aux codes du documentaire, le cinéaste Akio Fujimoto filme avec sobriété le calvaire de deux orphelins rohingyas exilés.**

Le film s'ouvre et se referme avec lui. Au début, dans un abri de toile et de bambous, Shafi, 4 ans, court, se cache, joue et s'amuse avec Somira, sa sœur aînée de 9 ans. A la fin, il est accroupi, seul et caché sous une serviette jaune, au pied d'un arbre immense, dans la nuit urbaine de Kuala Lumpur en Malaisie. Entre ces deux moments, 28 jours d'un périlleux périple. Un exode sans

retour sur la mer d'Andaman, dans la touffeur de la jungle thaïlandaise et sur les trottoirs de la capitale malaisienne.

**Damnés.** Shafi est un enfant rohingya brinquebalé sur les routes de l'exil. Il appartient à cette communauté musulmane apatride, considérée comme l'une des plus persécutées au monde depuis au moins deux générations. Victimes d'un apartheid depuis les années 80, potentiellement d'un génocide depuis la dernière vague de massacres et de nettoyage ethnique lancée par la junte birmane à la fin de l'été 2017, ces Rohingyas ont fui en masse l'Etat Rakhine dans l'ouest birman pour gagner des camps surpeuplés de réfugiés au Bangladesh voisin. Le film démarre dans l'un

de ces campements. A la nuit tombée, les deux enfants orphelins, leur tante et d'autres proches s'échappent et prennent la route en camion, puis rejoignent un canot et un rafiote. L'oncle les attend à Kuala Lumpur, dans l'ombre d'un grand arbre. Fouille au corps, téléphone confisqué, ils n'ont droit de garder pour bagage qu'un seul sac en plastique qui renferme toute leur vie. Ainsi commence ce long voyage pour ces damnés de la mer soumis dès le départ aux tensions, aux privations, à l'extorsion. Ce voyage en mer est long, éprouvant, risqué, coûteux. Ils empruntent une route maritime où, depuis dix ans, les naufrages et les crises humanitaires ont coûté la vie à des milliers de personnes – encore récemment,

mi-avril, un bateau de réfugiés rohingyas parti du Bangladesh a chaviré, avec 250 personnes à bord.

**Calvaire.** Avec *les Fleurs du manguier*, Akio Fujimoto livre une fiction hybride qui emprunte beaucoup aux codes bruts et réalistes du documentaire. Ce réalisateur japonais qui suit les communautés et les parcours migratoires en Asie du Sud-Est depuis une dizaine d'années a embarqué sa caméra sur le pont du bateau, dans le sillage des réfugiés lancés sur des pistes dans la forêt dense du sud thaïlandais. Avec sobriété, il filme à l'épaule, en intimité et en immersion auprès de ses personnages – tous non professionnels –, souvent à hauteur de ce duo d'enfants complices. Tout en s'autorisant quelques échappées contemplatives.

De là, naît un décalage intéressant entre l'insouciance de jeux d'enfants et la condition parfois sordide et violente de ces humains, souvent la proie de réseaux mafieux ou islamistes sur ses routes migratoires. En se concentrant sur le sort de ces deux orphelins, Fujimoto raconte et documente les étapes et le calvaire de toute la communauté rohingyas. En évitant le double écueil de la noirceur sans fond et de la sensiblerie mièvre, il éclaire le thème de la solidarité communautaire. Et filme des enfants, certes esseulés, mais mus par une quasi-injonction à la survie, à la poursuite d'un chemin sans retour.

**ARNAUD VAULERIN**

**LES FLEURS DU MANGUIER** de AKIO FUJIMOTO 1h 38.

# « Les Fleurs du manguier » : le drame de deux enfants rohingyas

Olivier Delcroix

Akio Fujimoto retrace l'expédition désespérée d'une sœur et de son petit frère vers une hypothétique liberté.

Ils jouent à cache-cache ou à un, deux, trois, soleil! sans se préoccuper de ce que les adultes préparent de leur côté. Somira, 9 ans, et son petit frère, Shafi, 4 ans, sont encore à l'âge de l'insouciance. Pourtant, l'heure est au départ. Leur grand-père et leur tante espèrent qu'ils pourront rejoindre la maison de leur oncle, qu'ils n'ont jamais vu, à Kuala Lumpur, en Malaisie. Somira a capté dans une conversation que l'endroit se situait non loin d'un manguier géant, dont elle connaît bien les fleurs.

Accompagnés d'une cohorte de jeunes Rohingyas, réfugiés au Bangladesh dans un camp pour échapper aux persécutions du Myanmar, ils se mettent en route comme s'ils partaient pour une longue promenade... Le réalisateur japonais Akio Fujimoto filme cette odyssée désespérée à hauteur d'enfants. Les premiers jours ne s'apparentent pas à une fuite éperdue. Et pourtant... Les conditions de leur voyage vont se durcir de jour en jour, entre la camionnette délabrée, la barque à moteur, la terrible chaleur sur le pont d'un chalutier en haute mer, les garde-côtes et leurs fusils à l'arrivée en Thaïlande, la touffeur d'une jungle inextricable soumise à de violents orages, sans oublier les brigands qui profitent de cette fuite en Malaisie pour se remplir les poches.

Le réalisateur s'attache toujours à filmer autant la violence qui entoure les deux protagonistes que cette volonté farouche des enfants de recréer en tous lieux un espace de jeu qui leur appartient. Filmé caméra à l'épaule, *Les Fleurs du manguier* immerge le spectateur dans un « road movie » migratoire de facture presque documentaire. Ce terrifiant effet de réalisme poigne à chaque étape du

périple. On retient son souffle. Le regard bienveillant du réalisateur sur ces deux frimousses innocentes propulse le film au cœur de l'intime. Le film montre les liens d'amour indéfectibles qui unissent cette grande sœur protectrice et son fragile petit frère qui s'ingénie à rester joyeux contre vents et marées.

## Guerrière à la « Kill Bill »

Ballotté dans un océan d'indifférence, malmené dans le tourbillon cruel du monde, ce tandem innocent souligne la noirceur des adultes qui s'agitent au-dessus de leurs têtes. Bientôt livrés à eux-mêmes, Somira et Shafi parviennent à avancer tant bien que mal vers leur destination. Avec son maillot jaune poussin à bandes noires, la jeune héroïne fait figure de guerrière à la *Kill Bill*. Ils s'évaderont d'un camp dans la jungle, et marcheront des kilomètres à pied, la gamine portant son frère sur ses épaules.

La simplicité du film n'a d'égales que sa force émotionnelle et son implacable beauté visuelle. Si l'on sait que le peuple rohingya est injustement massacré par la Birmanie depuis les années 1980, *Les Fleurs du manguier* permet au public de le comprendre d'incroyable manière. On se souviendra longtemps de ce petit garçon rêveur, les doigts posés sur les planches de sa charrette bringuebalante, les yeux dans le vide, tandis que défile le paysage de la route. ■

## « Les Fleurs du manguier »

Drame d'Akio Fujimoto

Avec Muhammad Shofik Rias Uddin,  
Shomira Rias Uddin

Durée : 1h39

Notre avis : ●●●○

## *LES FLEURS DU MANGUIER* d'Akio Fujimoto

L'exil tragique des Rohingyas raconté avec sensibilité à hauteur d'enfant.

Récompensé l'an dernier par le prix spécial du jury Orizzonti à la Mostra de Venise, ce film est le troisième long métrage du Japonais Akio Fujimoto. *Les Fleurs du manguier* raconte la fuite de deux migrant-es, deux enfants rohingyas, réfugié-es dans un camp au Bangladesh, que leurs proches décident de faire passer en Malaisie où les attend leur famille. Mais le chemin est long et semé d'embûches. Sans fioritures, Fujimoto nous plonge dans le cœur de l'action, sans même prendre le temps de rappeler que la minorité rohingya (à 85 % musulmane) est depuis longtemps rejetée, ostracisée, opprimée par le

pouvoir birman bouddhiste et a dû fuir, notamment au Bangladesh. Pour Fujimoto, l'essentiel est ailleurs : qu'est-ce que migrer ? Le film commence dans la nuit qui précède le départ de ces deux enfants avec leur tante.

Shafi, 4 ans, et sa sœur Somira, 9 ans, sont des enfants et sont filmé-es comme tel-les : il et elle ne se rendent pas tout à fait compte de ce qui va leur arriver. Et c'est tout à l'honneur de l'auteur de comprendre que des enfants, même vivant des moments dramatiques, dangereux, ont toujours besoin de rire, de jouer, de s'amuser, de se dépenser physiquement, même si la mort rôde



tout autour. Sans chichi, sans sentimentalisme ni sensiblerie mais avec sensibilité, le cinéaste japonais atteint son but : montrer des faits dans leur terrible crudité. **Jean-Baptiste Morain**

*Les Fleurs du manguier* d'Akio Fujimoto, avec Muhammad Shofik Rias Uddin, Shomira Rias Uddin (Jap., Fra., Mal., All., 2025, 1 h 39).  
En salle le 22 avril.

### « Les Fleurs du manguier » : Akio Fujimoto réalise une déchirante élegie en mémoire des victimes de l'exil

Critique Drame par Akio Fujimoto, avec Shomira Rias Uddin, Shofik Rias Uddin (Japon-Malaisie, 1h38). En salle le 22 avril ★★★★★



Une mère jette précipitamment quelques affaires de première nécessité dans des cabas pour elle et ses deux enfants. On la retrouve quelques heures plus tard dans un camion cahotant sur une piste cabossée. Elle appelle une dernière fois son époux pour lui demander de prier pour eux. Tel est le point de départ d'une de ces transhumances tragiques, résumées dans les journaux télévisés en quelques chiffres et statistiques déshumanisants qui ne rendent jamais compte de la violence subie par les populations forcées de fuir leur pays. A chaque détour de la route, ses dangers et l'horreur endurée par ces enfants et adultes, dont le rêve d'un avenir meilleur n'est que mirage, réduits à des valeurs marchandes, exploités par les passeurs et autres profiteurs. Ayant perdu la trace de leur mère, la sœur aînée et son jeune frère se retrouvent seuls. Ils ont fui la Birmanie où leur ethnie, les Rohingyas, est systématiquement persécutée par le pouvoir en place. Parvenus en Malaisie, ils avancent à vue, sans cesse menacés par des exploiters sans scrupule. Mais aussi parfois aidés par quelques personnes auxquelles il reste une once d'humanité.

Le troisième film de ce cinéaste japonais ayant vécu en Asie du Sud-Est est bien plus qu'un simple mélodrame sur le sort de ces migrants anonymes qui disparaissent dans un silence effroyable au fond des eaux internationales ou expirent d'épuisement au bord d'une route. C'est avant tout une réflexion sur la manière dont le cinéma peut (et doit) interroger le réel. Comment filmer cette horreur sans tomber dans le piège de la démonstration appuyée ou de la commisération bien-pensante ? A cela, Akio Fujimoto répond avec une intelligence de mise en scène qui, sans atténuer la force émotionnelle de sa fiction hyperréaliste, seconde celle-ci d'une force à la fois tellurique et poétique. Entre mouvements de fuite éperdue et instants suspendus porteurs d'un espoir déjà nécrosé, il compose une déchirante élegie en mémoire de toutes les victimes.

Par **Xavier Leherpeur**



U

ne femme, embarquée dans un camion lancé à vive allure sur une route accidentée, appelle son mari pour lui demander de prier pour leur sécurité. Quelques heures plus tôt, elle et ses deux enfants ont

quitté nuitamment la Birmanie pour entamer une traversée qui doit les mener vers la Malaisie et l'espoir chimérique d'un avenir meilleur. Route, bateau, chemin de campagne, forêt dense et inquiétante... À chaque instant de ce long périple, les guettent de nouveaux dangers. Parfois, le poids de leur traversée est allégé par des solidarités inespérées, mais le plus souvent, ils ne sont que des valeurs déshumanisées et marchandes pour des passeurs malhonnêtes ou des preneurs d'otages cherchant à tirer un bon prix de la survie de leurs captifs. Réalisateur d'origine japonaise ayant longtemps vécu et travaillé en Asie du Sud-Est, Akio Fujimoto a choisi, pour son troisième long-métrage, de relater les réalités fatales des Rohingyas. Une ethnie exploitée, persécutée et rejetée avec une violence systématique – le cinéaste a d'ailleurs beaucoup hésité à aborder le sujet par peur de représailles professionnelles. **LES FLEURS DU MANGUIER** pose d'emblée une question : qu'est-ce que la fiction peut apporter à une vérité testimoniale à laquelle le documentaire répondrait sans doute mieux et plus

précisément? La réponse suggérée par Fujimoto tient en deux points précis. Elle permet d'abord une autre répartition des responsabilités de la caméra, qui peut ici être, alternativement ou conjointement, narrative, immersive et/ou subjective. Offrant une multiplicité de points de vue, même si le principal reste celui de ces deux enfants qui vont vite se retrouver seuls face à leur solitude et à leur détresse. Elle autorise également, comme c'est le cas ici, un jeu des contraires venant sous-tendre les principes de mise en scène. C'est un jeu du mouvement (la fuite) contre la suspension du temps (l'espoir), l'opposition entre le bruit (le réalisme) et le silence (le poétique), et l'alternance entre plans serrés et plans larges. Des ruptures créatrices de tensions, permettant de jouer sur plusieurs diapasons émotionnels et déplaçant avec subtilité le curseur de la pudeur. Le film croise les genres sans jamais perdre de vue son humanité et celle de ses personnages, interprétés avec une rare authenticité par des acteurs non professionnels. ● XAVIER LEHERPEUR

HARÀ WATAN

Japon, France, Malaisie, Allemagne

Scénario Akio Fujimoto

Photographie Yoshio Kitagawa

Son Youki Yaei et Xavier Thieulin

Musique Ernst Reijseger

Avec Muhammad Shofik Rias Uddin,

Shomira Rias Uddin

Format Numérique • Couleur • 98'

CAHIER CRITIQUE

*Les Fleurs du manguier* d'Aki Fujimoto

## Gens sans terre

par Thierry Méranger

Si la première fiction tournée entièrement en langue rohingya constitue sans conteste un événement culturel important – au-delà de la nécessaire dénonciation du martyre d'une ethnie aujourd'hui considérée comme apatride –, le tour de force du Japonais Aki Fujimoto tient d'abord aux écueils qu'il évite, tenant sa sensibilité à distance égale du film-dossier et de la fable lénifiante. Tout est d'abord affaire de territoire dans un récit où l'espace originel apparaît d'emblée comme un hors-champ définitivement perdu : au début du film, les protagonistes vivent au Bangladesh dans un camp de réfugiés, sans aucun espoir de retour au pays ancestral, l'État birman d'Arakan, où les Rohingyas, majoritairement musulmans, sont depuis plusieurs générations persécutés et condamnés à l'exil. Faute de terre promise, leur unique aspiration est de retrouver certains des leurs en Malaisie ou en Indonésie et d'y reconstituer leurs familles dispersées en vivant dans des conditions moins atroces. En ce sens, le souhait d'une vie sereine au pays des mythiques fleurs du manguier qu'évoque le titre français apparaît d'emblée comme chimérique. C'est dans ce contexte que le scénario de Fujimoto s'attache, à rebours de nombre de films de migrants insistant sur les épreuves déshumanisantes qu'ils endurent, à recréer pour ses personnages un territoire intime à chaque étape de leur errance.

Ce parti pris explique le choix de centrer l'histoire sur le voyage de deux enfants. Shafi, 4 ans, et Somira, 9 ans, bien que rapidement privés de leurs parents, ne sauraient être réduits à une quelconque opportunité de s'apitoyer sur leur innocence perdue, la dangerosité de leur environnement ou le déchirement des pertes tragiques qu'ils subissent. En résulte un nouveau regard sur les passages obligés du cinéma de l'exode que sont les séquences de traversée, l'errance en forêt, les traques policières nocturnes ou les menaces des passeurs. Si la violence n'est pas édulcorée, l'unique point de vue des enfants met



ARIZONA DISTRIBUTION

en valeur leur distance face aux événements et les espaces qu'ils se réapproprient pour en faire, de la première à la dernière séquence du film, de véritables aires de jeu. En témoigne la récurrence du « Un, deux, trois, soleil » dont l'objectif est de gagner du terrain sans se faire surprendre, ou l'image de quelques secondes où, pendant la traversée de la mer d'Andaman, frère et sœur, la tête sur les genoux de leur mère et abrités du soleil par un voile, réussissent à inventer un jeu dans l'espace le plus restreint qui soit. Ce montage dans le plan, qui parvient, en abyme, à préserver une zone ludique et privée dans des circonstances hostiles, est à l'image du film lui-même qui se plaît à intégrer à chaque étape de la pérégrination des éléments permettant de refuser le pathos et de ne pas tout à fait désespérer de l'humanité.

Le rapport qu'entretiennent Shafi et Somira, frère et sœur dans la vie (Shofik et Shomira Rias Uddin, acteurs pour la première fois, comme le reste de la distribution), est ainsi décrit au-delà des épreuves qu'ils traversent : la puissance du film tient en partie à la nature semi-documentaire du travail du cinéaste qui capte, hors dialogues, une complicité non jouée. La richesse de ce métissage est confirmée

par le dynamisme du montage, assuré par Fujimoto lui-même qui, sans avoir recours à la durée du plan-séquence, travaille de toute évidence à partir des longues prises – caméra portée – du chef opérateur Yoshio Kitawaga, maître d'œuvre chez Ryūsuke Hamaguchi. Loin de cantonner *Les Fleurs du manguier* à un vérisme sclérosant, cette approche hybride ouvre de nouvelles perspectives. Frôlant le fantastique comme dans la séquence finale, le trajet de Shafi et Somira n'est pas sans évoquer, en filigrane, d'autres échappées de cinéma peuplées de lucioles et d'enfants dérivant au fil de l'eau. ■

### LES FLEURS DU MANGUIER (HARÀ WATAN)

Japon, France, Malaisie, Allemagne, 2025

Réalisation, scénario Aki Fujimoto

Image Yoshio Kitawaga

Son Youki Yaei, Xavier Thieulin

Montage Aki Fujimoto

Décor Tam Khalid

Costumes Jessie Yeow

Musique Ernst Reijseger

Interprétation Shomira Rias Uddin, Shofik Rias Uddin

Production E.x.N K.K.

Distribution Arizona Distribution

Durée 1h38

Sortie 22 avril